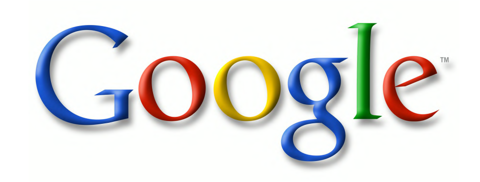



4056
10

COEUR DE NÖEL

PAR

L. D. VENTURA

AUTEUR DE
"PEPPINO"



A. M. ROBERTSON
SAN FRANCISCO



CŒUR DE NOËL

PAR

L. D. VENTURA

AUTEUR DE "PEPPINO"

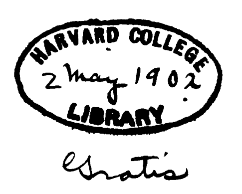
AVEC ILLUSTRATIONS

PAR

MLLE. MAY G. NORRIS



SAN FRANCISCO
A. M. ROBERTSON
1901


HARVARD COLLEGE
2 May 1902
LIBRARY



à

Mlle. Lulu Leppo

MADEMOISELLE:

La loyauté est une petite vertu qui ne court pas les rues. Je l'ai rencontrée, par hasard, chez vous au moment où je m'y attendais le moins, et quand, découragé de l'avoir vainement cherchée, je commençais à craindre qu'elle ne se fût retirée de la scène. Je veux vous offrir une récompense pour le bien que vous m'avez fait, en m'ouvrant la porte du jardin où fleurit la plante foi ou croyance. Je m'acquitte comme je peux, en vous affrant mon "Cœur de Noël," *primo:* parce que là dédans j'ai voulu m'acquitter d'une autre dette contractée par moi et par d'autres italiens envers des américains de Boston, les quels sont bien façonnés comme les bons américains de partout, *secundo:* parce que, après avoir lu mon "Peppino," vous m'avez demandé si je n'avais pas autre chose à dire. Le conte de Noël avait été dit à un public très restreint; je l'ai tiré du fond

d'un vieux tiroir et je l'ai offert à un editeur à principes.

J'éspère que cela nous portera bonheur à tous, et qu'il me compensera des peines que j'ai eues, à cause du peu loyauté qui présida à l'impression de Peppino. Le public trouvera peut-être obscur mon langage, mais, moi, j'ai une plaie qui saigne dans le cœur et que je ne sais pas cacher: elle ne pourra se guerir que par le succès de "Cœur de Noël," si succès il mérite—et, en l'obtenant, je me dirai que c'est à vous que j'en suis redevable.

Continuez, mademoiselle, à croire, et vous ferez des prosélytes.

Votre très dévoué.

L. D. VENTURA.

San Rafael, Californie,
le 25 Décembre 1900.

CŒUR DE NOËL

Gloire éternelle à celui qui a su choisir une passion de l'ordre le plus élevé! Son bonheur sans bornes croîtra, à chaque heure, à chaque minute: il descend celui-là de plus en plus dans le paradis de son âme, qui est l'infini: il est heureux. —N. GOGOL *dans "Les Ames Mortes."*

QUE ce soit un conte de l'imagination, ou du réalisme le plus pur, un conte cachant l'autobiographie, ou hantant les régions de l'idéal, peu importe.

Du moment que W. D. Howells est en train de nous préparer le roman sans *amour*,—ni hommes, ni femmes,—et qu'il s'inspire des forces dirigeant l'univers au jour d'aujourd'hui, il est à supposer

qu'il a trouvé assez de sentiments dans notre vie réelle, voir dans le journalisme bataillant, pour en faire jaillir le roman, et peindre convenablement les choses qui encombrent ou développent notre pauvre humanité. Je sais que j'aime à peindre les choses avec mon oeil de reporter — à ce que mes critiques se plaisent à dire,— et je trouve dans ce sport, au fond de mon coeur, la larme nécessaire pour m'égayer dans le dur chemin, qu'il m'est donné de gravir. Car l'heure des reporters de la nature viendra tôt ou tard, et Mr. Howells sera là pour vous le prouver un jour ou l'autre.

Dans un petit livre que j'ai eu la bêtise de prêter, et, naturellement de perdre, je lus un jour l'histoire d'une coïncidence.

Le monde en est tout plein de coïncidences. A un monsieur dont le nom commençait par un *V*, il n'arrivait de rendre visite à une certaine famille que les vendredis — à longue intervalle, et, chose étonnante, ce jour-là, c'était du *plum pudding* que la cuisinière servait à ses maîtres. Homme et *plum pudding* faisaient leur apparition à heure et date fixe, malgré le change de cuisinière.

Il n'y a rien d'étonnant, après cela, que mon conte de Noël, un conte vrai, comme tous les contes de Noël, ait son point de coïncidence, en deux jours de Noël successifs.

Elle, on l'appelait l'*Angelo*. Ce nom, qui était un sobriquet, mais un sobriquet gentil et bien merité, ce diplôme d'*An-*

gelo si vous aimez mieux, elle l'avait obtenu dans les quartiers pauvres avoisinants Chardon Street, dans les parages du Charity Building Association, un bâtiment qui n'a pas volé son nom, et où pas mal de misères indigène et étrangère ont trouvé leur consolation auprès de gens qui, ne seraient pas contents de se chauffer chez eux la nuit de Noël, si ils n'avaient, auparavant, pourvu au feu des pauvres.

Elle était grande, aux formes de Junon; d'âge, elle n'en avait pas; l'esprit avait effacé ses rides, et le sentiment avait servi de fontaine de Jouvence — Sons les ordres de son chef, une femme d'élite en tous points, c'était elle qui, avait pris à coeur le sort des pauvres

petits Italiens du quartier. Tous les vendredis à cinq heures, par le coin faisant front à l'horloge qui domine Eastern Dépôt, elle faisait son apparition. Les gamins des vendeurs de fruits de Friend Street la guettaient aux portes; un coup d'oeil à l'horloge, un coup d'oeil à la rue. Si l'horloge sonnait la demie, c'était eux qui se trompaient, et quand elle apparaissait à cinq heures moins cinq, c'est que l'horloge était en retard.

Mais elle était precise, comme un remords dans la conscience du coupable dans les romans russes, et alors, c'était réjouissant de voir tous les Antonios, les Filippis, les Francescos, les Maddalenes, et les Grazielles du quartier: *Buon giorno!* par ci, *Benvenuto!* par là—

c'était à qui sauterait de plus belle, et la dame environnée, suffoquée, avec une bande de gamins qui s'accrochaient à sa robe de velours à traîne, se trouvait enveloppée, circonscrite; on faisait la ronde autour d'elle, on embrassait ses belles mains de fée, et elle était radieuse, contente, fière. Sa figure, pleine de santé, s'épanouissait, le sourire illuminait son visage. C'était comme un coup de vent de la jeunesse, une provision de santé, qu'elle allait faire dans ses visites de bienfaisance. La veille de Noël, c'était en voiture qu'elle faisait sa descente en Friend Street. Déjà dés l'avant veille les pauvres maisons avaient pris un aspect propre; le plancher avait été lavé, on avait placé le plus gros morceau de char-

bon dans le poêle, on avait rempaillé les chaises, et la bouillotte faisait glou-glou sur le fourneau; car on lui préparait le café, comme dans les couvents, et les cellules des moines en mon pays. Ce jour-là, la voiture n'était pas pour épargner les escarpins parisiens de l'*Angelo;* c'était pour abriter toutes sortes de bonnes choses que, les braves dames, les charitables dames de Boston, avaient envoyées chez l'*Angelo*, pour ses pauvres Italiens qui sont si loin de leur soleil, et qui — eux aussi — ont besoin de savoir que, Jésus Christ vient au monde, avec quelque chose de bon pour eux. Et le voilà l'arbre d'où pendait, les joujoux les bonbons, les fusées, les petits miroirs, les bas de laine bien chauds; par-ci une

petite jacquette, par-là une paire de souliers mignons, jusqu'à des cravates et des porte-monnaies pour les economies qui, sont le premier jalon d'une maison à "swell front" dans le Broadway de Viggiano. Je ne ferai pas la nomenclature de tout ce qui sortait de la boîte à surprise à quatre roues, mais je dirai seulement que, les maisons étaient pleines de joie, et que la dame oubliait son "*five o'clock tea*," en goûtant sa tasse à triple dose de café, et, ma foi, ne dédaignait pas de manger une croûte de *Panattone.*

En cette solennité, elle etait exposée aux étranges galanteries des jeunes Italiens de vingt ans, beaux sans qu'ils le sachent, qui avaient fait un brin de toilette en son honneur, qui lui offraient

des fleurs aux vives couleurs, et l'accompagnaient à sa voiture au son de l'armonica et de la guitare.

Elle était triste, en remontant dans son coupé, le jour que je la vis pour la dernière fois, chez ses protégés de Friend Street.

—Bah! dit elle, qui sait où je sera l'année prochaine?



En disant ces mots ses lèvres souriaient, mais une larme tremblottait sur ses paupières. Je fus ému, car ces larmes — elles étaient bien italiennes chez une Américaine.

— Qui sait! dis-je. Sans trop savoir quoi répondre—mais pourquoi? Était ce un pressentiment? *Chi lo sa?*

Le fait est que, nous étions bien tristes en quittant le quartier, et, moi, je me sentais, par les émotions que j'éprouvai, plus que jamais vissé à cette Amérique, tandis qu'en se detachant de là, il me paraissait qu'elle avait pris, en esprit, l'essor vers l'Italie de Béatrice.

Pendant que nous roulions au pas des chevaux, de tous côtés, on nous saluait:

c'était une repétition sans cesse — *l'Angelo — l'Angelo — l'Angelo —*

— Hé! oui, vous êtes bien leur ange, je lui dis, et il faut bien qu'il y ait un paradis caché sur cette terre, puisque dans leur barbare innocence, ils savent — eux — où trouver des anges.

Cette soirée là, nous fîmes notre causette en italien, car quand elle était avec moi, elle ne voulait entendre que la *lingua di Dante*, comme elle s'exprimait.

J'étais soucieux: elle tâcha de me consoler, et tout en me consolant, elle me traitait d'incorrigible.

— Ah! pourquoi, lui dis-je, ne suis-je pas comme eux, je serai heureux au moins la veille de Noël.

— *Pazzo*, *pazzo* — fit elle, en me menaçant du doigt.

Je revins chez moi, honteux de moi-même, car je sentais avoir perdu toute foi et tout enthusiasme; tandis que de plus humbles que moi, trouvaient la foi et la consolation dans la réjouissance d'un bienfait reçu.

Ce Noël se passa comme bien d'autres: des mois se succédèrent, puis un beau jour, je reçu par la poste le billet suivant:

Mon cher ami:

Ma sœur n'est pas bien en santé; il me faut l'accompagner à l'étranger: je pars pour Paris, mais je compte bien passer mon Noël prochain en Italie. N'avez-vous rien à dire à personne par-là bas?

A vous.

Et elle signa de son nom — *L'Angelo!* l'Angelo s'en va! dis-je, des sanglots dans la poitrine et la cœur serré. Que deviendront-ils ces pauvres petits, pour qui cette belle Américaine, était comme la Fée au jour de Noël? Elle—le Messie, la reine Mage des bambins!!!

Et l'autre Noël était proche!! La veille, habitué comme j'étais à visiter l'Angelo, j'allais faire un tour dans la rue où était sa maison. Les volets étaient fermés, la porte close. Machinalement je pris par la montée de Chestnut Street; je descendis par Hancock jusqu'à Revere House, de là je passais par Charity Building, et j'enfilais Friend Street. Aussitôt que l'on m'aperçut, des cris se soulevèrent de tous les côtés; ce fût à qui m'interrogerait le

premier. Et la Signora? Et la Madonna? Où est l'Angelo? Elle nous abandonne cette année! Non, mes enfants, leur dis-je, la bonne dame, la bonne fée ne vous quitte pas; elle se chauffe à notre soleil là-bas, et elle sera ici — l'année prochaine, espèrons-le.

Les gamins se mirent à pleurer, les femmes tournaient l'ourlet de leur tabliers, les hommes se tordaient la moustache. Parbleu! ils ont du cœur ces pauvres gens, auxquels on fait du bien de temps en temps.

Et puis, ils avaient lavé le plancher pour recevoir la Signora, ils avaient fait rempailler les chaises, comme auparavant, il y avait des guirlandes de feuilles à travers le plafond, des couronnes aux

murs — à l'Américaine — et la bouillotte faisait glou-glou sur le fourneau allumé.

On m'entraîna dans une maison, on me fit asseoir sur une chaise bien haute, car cette année pour les festivités de Noël on avait ajouté — le baptême d'une fillette, qui depuis cinq heures du matin, s'ébattait dans un berceau couvert de rideaux blancs, en attendant l'Angelo pour la cérémonie. Et pour l'*Angelo*

on avait préparé cette chaise—un trône—et c'était moi, qui y faisait une pître figure! Quatre beaux jeunes gens firent irruption dans la chambre, ils avaient des mandolines, des guitares, et la fisarmonica, prêts à commencer l'aubade. Ah! ma chère amie! si vous les aviez vus, déconfits les larmes aux yeux, nos pauvres Italiens, attendant l'*Angelo;* vous, leur fée!! vous, sans qui il n'y a pas de Noël de possible en ce bas monde!

J'envie à cette heure suprême, et votre sérénité, et votre sourire, votre féminité charmante réhaussée de courage virile, votre noblesse pleine de bonté, votre richesse si large aux pauvres, votre influence à obtenir des bonnes choses

pour les destitués, et votre traîne de velours, faite pour être embrassée au passage, par les enfants du bon Dieu.

Car ils faisaient pitié à voir tous ces gens — tandis que vous . . .

Ah ! voilà ! — tandis que vous.

Voilà où mon conte trouve sa coïncidence, où mon vendredi des bourgeois s'enchaîne avec le *plum pudding* du visiteur à date fixe.

A l'heure précise où il manquait à mes compatriotes de Friend Street un Santa Claus en jupon aristocratique, l'*Angelo* était à Naples. La ville pleine de chants, de cris, de rires, de chansons — c'est de même tous les ans. Bruit de voitures et *tictac* de fouets, raillements d'ânes, salutations échangées d'un bout à l'autre de

la rue, des cris à fendre l'air; à se figurer que c'est la fin du monde.

Vous sautez du lit, vous vous habillez à la hâte, vous voilà dans la rue.

La Rue Roma n'est plus la rue de tous les jours; elle devient étroite, plus longue, plus pleine de foule, plus tapageuse. Par-ci, par-là, les trottoirs disparaissent sous deux files interminables de *Bancarelle. Les Bancarelles* sont des boutiques en plein air où l'on vend un peu de tout, et qui servent de chaire à des possédés qui hurlent, se démènent, sifflent, jouent de la trompette, appellent les passants, veulent vous arrêter à tout prix, vantent la bonté de leur marchandise, perdent leur haleine à s'égosiller. Pêle-mêle des livres, des photographies,

des brosses, des savons et des assiettes, des paniers et des lampes, des Jésus Bambins en cire, des madones en sucre-candi, oiseaux empaillés, machines à café perfectionnées, tapis, chaises, jouets, vases, statues, bric-à-brac, l'on trouve de tout, pourvu que l'on ait dix francs à dépenser. Et tout le monde achète, et tous vont chez eux à la hâte, les paquets sous le bras, en proie à une gaiété folle, comme si quelque grande fortune leur était tombée du ciel.

L'Angelo venait de passer sa matinée dans la Via Roma, puis s'était montrée à Santa Brigida, alla Pignasecca, à Monte Oliveto, à Foria. Là, dans la Rue Roma c'était une foule curieuse; ici dans les places et les marchés (que je viens de

nommer) elle avait pu observer une foule affamée. Car l'on ne savait où mettre le pied tellement toute chose disparaissait dans l'agglomération des victuailles, des montagnes de légumes et de tomates spécialement, des pyramides de fruits, des obélisques de pain, des constructions invraisemblables de paniers chargés de *frutti di mare*, des armées de dindons gisant par terre, combattants prisoniers, attachés deux par deux, des baquets regorgeant de poissons vivants et morts, des poulets déplumés les jambes en l'air, des guirlandes et des coupoles faites de saucisses, et au milieu de tout ce bien de

Dieu, une autre population d'autres possédés qui, agitent des flambeaux, des torches résineuses, qui frappent des cloches, qui agitent des clochettes, serrent dans les mains, en les agitant par dessus la tête, des paquets d'anguilles tordantes, et glissantes. L'Angelo observait tout. Elle voyait le monde se battre à coup de poings pour arriver à temps pour acheter, effrayé, craintif que toute cette mangeaille ne fût engloutie en un instant, par l'omnipotent Gargantua. Et elle voyait défiler des servantes, des prêtres, des employés, des femmes du peuple, des anglais, des paysans, des ouvriers,

des bourgeois, se serrant tous autour du crieur qui mettait sa marchandise à l'enchère, empochant des sous, des piastres, des louis d'or, tandis que les acheteurs se querellaient, se poussaient, juraient, s'égosillaient à demander, le crieur à offrir, et ce cris dominait toutes les voix —

— Noël, Noël, Noël — achetez, achetez, achetez !

Melée dans la foule, l'*Angelo* était dans son élément de vie à grande pulsation ; elle jouissait du trop plein de notre vie insouciante d'un jour. Et tandis que son oeil ne se fatiguait pas de cette vue dans cette exubérance de vie, voilà ses ré-

flexions: mais comment font-ils pour acheter tous ces gens là? Il n'y a donc pas des pauvres en Italie? No — je lui aurai répondu si je me fusse trouvé à portée de son oreille, no — aujourd'hui il n'y a pas de pauvres, même à vouloir les payer un oeil de la tête. Et savez-vous pourquoi? Parce-que tous, en un jour pareil, tous s'aiment: il y a, je serai disposé à dire comme un socialisme, un communisme improvisé en ce jour. Les riches donnent comme vous fesiez à Boston, et les pauvres, comme ceux que vous aviez, vous, à Boston sont riches aussi, tout au moins un jour de l'année, car ils mangent au moins ce jour-ci.

Mais aux yeux de l'*Angelo*, ce n'était

pas la mangeaille qui, formait l'enchantement de la fête. Ce fut le soir quand les rues commencèrent à se vider, les voitures disparurent, les lumières s'éteignirent. De derrière les vitres de la fenêtre de l'Hôtel, on voyait d'autres lumières briller, reluire : ces lumières envoyaient leur rayons tranquilles par les fenêtres et par les balcons voisins, filtraient par les fissures des portes.

Eclairée par cette lumière, la famille était là, autour de la table, recueillie et heureuse

de se trouver rassemblée. Tous émus de se voir, et de pouvoir se sourire, émotionnés par une plus forte intimité d'affection, ils sont là, la mère qui ne s'est pas arrêtée une minute de toute la journée, le père qui se repose des travaux de la semaine, les enfants qui font l'inventaire des cadeaux et des jouets qu'ils ont reçus. De derrière les fenêtres de leur hôtel l'*Angelo*, sa sœur, désormais bien portante, et son mari qui servait de troisième; ils goûtaient aux réjouissances de ce peuple, se serraient les uns aux autres, et ils paraissaient se mêler à la vie de ses Italiens, eux étrangers, en apparence seulement, à l'Italie.

Après toutes les émotions de la jour-

née, le souvenir de leur patrie vint les assaillir.

Sortons, dit sa sœur à l'*Angelo*; allons faire un tour, car l'on étouffe ici; allons voir les feux d'artifices.

Car une des choses vraiment digne d'être vue à Naples, ce sont les feux, la veille de Noël. Après le diner rituel de dix heures à minuit, on va sur les balcons, on monte sur les toits, on prépare l'incendie. C'est une petite flamme par-ci, une petite flamme par-là, et puis unefusée, et plus loin un *fire-cracker* ou une fantaisie, puis une auréole de girandoles, ou

une pluie d'étoiles aux mille couleurs. Toutes les gradations de couleurs, tous les éclats se mêlent; le ciel est en flammes, les maisons jetent des lueurs éclatants, les rues sont parsemées d'étincelles ; d'en haut, d'en bas, pendant toute la nuit, au sommet de la colline, comme sur la plage de la mer, c'est un petillement perpetuel, sans trêve, sans merci, un échange de feux de joie.

Les feux les plus en vogue sont les chandelles romaines et les chandelles de Bengale. La tâche de s'en servir est confiée implicitement à tous les enfants de la grande métropole, et il faut voir comme ils s'aquittent de ce devoir — tenir illuminée la ville. Ils étendent le bras tournent d'un côté le visage, rient

et se plaisantent, sont au feu comme des héros!

Tandis que la superbe ville était embrasée de feu et de lumière, nos trois Américains s'étaient acheminés vers *la Riviera di Chiaja* pour jouir d'une belle soirée étoilée du mois de Décembre — une soirée froide, mais sèche, férique par l'œuvre de la nature et par la folie à laquelle toute la ville était en proie.

Ils trottinaient d'un pas léger, enveloppés dans leurs pelisses; pas un mot d'échangé. De temps en temps une exclamation — *oh! ah!* — tirée par une fusée, tombée à leur pieds, ou bien, éclairant la baie dans toute sa beauté.

De ce pas ils étaient arrivés à *San Pasquale à Chiaja*, lorsque d'une maison

dilapidée, asile de gens du peuple, quelques hommes sortirent en causant et en riant.

Ils s'assirent sur un banc, adossé au mur de la maison, tout près de la porte,



et ils commencèrent à accorder leurs guitares.

L'Angelo saisit sa sœur par le bras, s'empara de la main de son beau-frère et dit :

—Eloignons nous. Cachons nous. Nous allons entendre une de leurs sérénades : ne les effrayons pas : ils ne chanteraient plus, et ce serait dommage.

Les jeunes gens entonnèrent une romance de Rotoli qui a ce refrain :

E penso sempre a voi, tesoro mio,
Come a un angel del cielo, angel di Dio,
E penso sempre a voi, mio bel tesoro,
Come a un angel del cielo, angelo d'oro.

Elle serra la main de sa sœur et de son beau-frère. En présence de cette merveilleuse nature ils échangèrent leurs baisers.

Leur Noël avait été fêté. Etrangers, ils aimaient l'Italie. Dans la foule ils étaient perdus, car les nationalités disparaissent —le jour du Seigneur. Mais la Providence dans ses mystérieuses manifestations, envoyait à elle, loin de ses chers, de sa maison, loin de ses pauvres dont elle était la Fée, envoyait à elle ce cette doux souvenir, ce doux nom d'*Angelo*, cet écho de l'affection qui partait d'une rue italienne en Amérique, comme un vœu et une bénédiction.




3 2044 021 068 390

